



sang et volupté à Bali

Titre original: Liebe und Tod auf Bali, Querido, Amsterdam, 1937

© 1937 by Valentina Lert & Peter S. Lert Traduction : droits réservés

© Les Éditions du Sonneur, 2014, pour la présente édition

Uses Editions du Sonneur, 2014, pour la presente editio ISBN : 978-2-37385-171-7

Dépôt légal : avril 2019

Photographie de couverture de P. L. Dronkers Conception graphique de la couverture : Sandrine Duvillier Conception graphique de l'intérieur : Anne Brézès Relecture typographique : Nathalie Barthès

> Les Éditions du Sonneur 5, rue Saint-Romain, 75006 Paris www.editionsdusonneur.com

VICKI BAUM

sang et volupté à Bali

Traduit de l'allemand par Maurice Betz Traduction révisée par Marie-Noël Rio



La fin de la naissance est mort. La fin de la mort est naissance. Telle est la loi. LA BHAGAVAD-GITA

ooo Préface

ce fut, je crois, en 1916 – en un temps où l'Europe avait de plus graves soucis et où l'on ne savait pas grand-chose de l'existence d'une petite île nommée Bali – que le hasard mit entre mes mains quelques photographies admirables. L'un de mes amis les avait reçues d'un correspondant qui exerçait la médecine à Bali. Ces images firent sur moi une impression si forte que je le suppliai de me les donner. Chaque fois que les calamités auxquelles ma génération a été exposée – guerre, révolution, inflation, émigration – devenaient trop insupportables, je me réfugiais auprès de ces hommes, de ces animaux et de ces paysages. Une curieuse relation s'établit entre ces photographies et moi : comme si j'avais connu ces hommes personnellement, comme si j'avais parcouru moi-même les rues de ces villages, comme si j'avais franchi les seuils de ces temples...

Ce n'est qu'en 1935 que je fus en mesure de faire la dépense d'un voyage à Bali. Cette première visite combla un désir ancien, sans y mêler l'ombre d'une déception. Grâce à une lettre d'introduction pour le docteur Fabius, je pus voir la vraie Bali, inaltérée, non la périphérie modernisée et décolorée dont les touristes se contentent d'ordinaire.

Le docteur Fabius était cet homme dont les photographies – maintenant jaunies et pâlies – avaient joué un si grand rôle dans ma vie.

Il passait à Bali pour l'habitant hollandais le plus ancien, pour un original et pour un connaisseur incomparable du monde balinais. Les autres fonctionnaires hollandais de l'île tenaient en vive estime ses capacités médicales, son savoir et l'influence favorable qu'il exerçait sur les indigènes. Ils souriaient parfois de sa manière de vivre, disant qu'il était presque devenu balinais lui-même. C'était un vieux monsieur aux cheveux blancs, maigre, silencieux, moqueur et assez distant à l'égard de visiteurs comme moi. Néanmoins, une étrange sorte d'amitié se développa peu à peu entre nous ; elle se manifestait par la complaisance avec laquelle il m'emmenait en des villages de plus en plus lointains, pour me permettre de voir la vraie vie des Balinais.

Je rentrai en Amérique, non sans emporter une profonde nostalgie de Bali. J'écrivis au docteur Fabius plusieurs lettres qui restèrent sans réponse. Lorsque je retournai à Bali, un an plus tard, pour un second séjour plus prolongé, j'appris qu'il était mort. Pneumonie. Plusieurs de ses amis avaient hérité des objets d'art dont sa maison était pleine. Fabius m'avait destiné un amusant coffret japonais en métal. J'accueillis ce legs avec tristesse et avec étonnement. Le coffret contenait des feuillets, en partie manuscrits, en partie dactylographiés. C'étaient des pages d'un journal, des notes sur des coutumes et des cérémonies, des observations de toutes sortes, et en outre un grand roman dont le sujet était la conquête de Bali par les Hollandais. Une lettre y était jointe, par laquelle le docteur Fabius m'autorisait, en quelques phrases assez ironiques, à mettre de l'ordre dans la confusion de ses manuscrits - « ce que ma paresse balinaise m'a toujours empêché de faire », disait-il – et à publier ce que je jugerais intéressant.

La Fin de la naissance, ainsi se nommait le livre que je finis par dégager de cette masse de manuscrits après avoir élagué l'inutile. Il se rapportait à un événement historique connu dans l'histoire de la colonisation de Bali sous le nom de « Poupoutan », ce qui signifie « la Fin ». Néanmoins, il s'agissait, non d'un roman historique

à proprement parler, mais plutôt d'une libre paraphrase d'événements réels.

Les noms et les caractères ont été modifiés, la succession chronologique des événements n'a pas toujours été respectée. C'est ainsi que la crémation des veuves, à Tabanan, a eu lieu trois ans, et non deux mois avant le départ de l'expédition punitive. Les fonctionnaires hollandais qui ont assisté à ces événements sont encore vivants pour la plupart, et ils étaient les amis de Fabius, qui parlait d'eux avec beaucoup d'estime. Des hommes tels que Liefrinck et Schwarz ont bien mérité de Bali et ont beaucoup aimé leur île. Les fonctionnaires dépeints dans l'ouvrage de Fabius portent non seulement des noms différents, mais ce sont même des caractères librement inventés et qui n'ont rien de commun avec ces hommes. En revoyant le manuscrit, j'ai rencontré de nombreux exemples de ce genre qui étaient certainement voulus, et que je n'ai donc pas corrigés. Fabius, semble-t-il, cherchait avant tout à peindre la vérité intérieure, au besoin aux dépens de l'exactitude littérale.

En revanche, j'ai pris la liberté d'arrêter le récit après la conquête de Badoung. L'interminable manuscrit de Fabius relate encore la colonisation des autres provinces, où se sont répétés les mêmes événements qu'à Badoung. Le prince de Tabanan se suicida après avoir été fait prisonnier, et à Kloungkoung il y eut un suicide collectif, un « Poupoutan », comme à Badoung. D'ailleurs, il semble que l'existence très simple et en quelque sorte pacifiste du paysan Pak ait retenu l'intérêt de Fabius, plus encore que le conflit entre le sain réalisme politique de la Hollande et l'héroïsme guerrier et féodal de Bali.

Les Hollandais ont accompli depuis lors une admirable œuvre colonisatrice. Nulle part au monde on ne trouverait sans doute des indigènes menant sous la souveraineté des Blancs une vie aussi heureuse, aussi libre, aussi peu altérée qu'à Bali. Et je suis tentée de penser, avec le docteur Fabius, que le sacrifice fait jadis par tant de Balinais avait un sens profond et qu'il a enseigné aux Hollandais

SANG ET VOLUPTÉ À BALI

à gouverner ce peuple d'insulaires doux et orgueilleux avec la prudence dont ils font preuve, et à nous conserver ainsi en Bali le paradis que cette île est restée.

Le prologue, composé de pages de journal du docteur Fabius, se situe à une époque récente. Le récit lui-même s'étend sur les années 1904 à 1906. Je dois remercier M. le Résident de Bali et Lombok, G. A. W. Ch. de Haze-Winkelman, Mme Katharene Mershon, à Sanour, M. Walter Spies, à Oboud, et nombre de mes amis balinais de l'aide complaisante qu'ils m'ont prêtée dans l'examen et la mise au point d'une documentation volumineuse.

Bali est à la mode. À mon retour de l'île, où la vie et les coutumes n'ont en maints endroits presque pas changé depuis des millénaires, je trouvai l'Amérique submergée de bars balinais, de costumes de bain balinais, de chansons balinaises. J'ai à peine besoin de dire que l'ouvrage du docteur Fabius n'a rien de commun avec cette Bali américaine, pour la bonne raison qu'elle n'existe pas.

VICKI BAUM, 1937

Prologue

en rentrant de la petite clinique du gouvernement où j'avais traité durant toute la matinée diverses sortes de fièvres, de blessures provoquées par des éclats de bambou et d'abcès chauds, j'aperçus une bicyclette appuyée à la porte d'entrée de ma maison. Je traversai rapidement la cour, car je me demandais quel visiteur pouvait m'attendre. Mes amis hollandais se moquent parfois de moi, parce que j'ai fait construire mon habitation dans le style indigène. Le corps principal en torchis blanc, avec terrasse, est entouré de maisons plus petites, ou balés. Les balés sont des plates-formes surélevées, couvertes de toits d'herbe alang-alang, que portent des piliers. Nombre de balés sont entourées d'un simple mur en torchis, et l'on peut s'y abriter contre le soleil et la pluie en étendant des nattes de bambou. On vit dans ces balés comme en plein air, de façon fort agréable, et seul le corps principal est à proprement parler clos. L'ensemble de la propriété est fermé par un mur d'enceinte, d'où s'échappe une véritable forêt de palmiers et d'arbres à pain.

Sur la terrasse ouverte je trouvai, accroupis, Ida Bagus Poutouh et, une marche plus bas, le sculpteur Tamor. Tous deux sont originaires du village de Taman Sari, qui est situé sur la côte à quelques heures des montagnes auprès desquelles je demeure. Tous deux joigni-

rent les mains et les levèrent à hauteur d'épaule pour me saluer. Ida Bagus fit le geste avec une politesse raffinée ; quant à Tamor, qui a des idées modernes, il rit tout en saluant, montrant ses dents blanches et régulièrement limées, comme s'il ne prenait pas ce cérémonial tout à fait au sérieux.

Tamor est un beau garçon, qui exécute avec une adresse étonnante de curieuses sculptures. Il aime à porter des sarongs de couleurs vives et de belles écharpes qu'il noue avec un goût très personnel autour de son haut crâne d'Égyptien. Il avait planté derrière son oreille une fleur rouge d'hibiscus et fumait une cigarette de maïs au parfum doux d'épices et d'œillet. Son beau torse était enfoui dans une chemise sale, de confection japonaise, selon la mode qui régnait alors chez les jeunes gens.

- Salut, touan, dit-il d'une voix joyeuse.

Il avait déposé à côté de lui un sac en fibres de palmier qui, je le savais, devait contenir quelque nouvelle sculpture.

- Salut, touan, dit également Ida Bagus Poutouh.
- Salut, mes amis, dis-je en les regardant tous deux.

Poutouh, qui sait que j'ai des goûts un peu démodés, s'était habillé, d'après le vieil usage balinais, aussi cérémonieusement que s'il avait rendu visite à un rajah. Son torse était nu, et l'on voyait de beaux muscles glisser sous la peau brun clair. Un sapout brodé d'or était croisé autour de ses reins et de sa poitrine par-dessus son kaïn en soie, tissé à la main. Il avait même planté son kriss dans sa ceinture, de sorte qu'on voyait la belle poignée en bois sculpté dépassant son épaule. Lui aussi portait une fleur, au milieu du front, piquée dans son turban; mais c'était une fleur jaune de tjempaka. Son parfum fort, doux et amer, emplissait l'espace; c'était le parfum de Bali, et la fleur commençait à se faner. Ida Bagus Poutouh avait dans la bouche une chique de sirih, de bétel, de chaux et de tabac, ce qui était moins plaisant à voir, et, à intervalles réguliers, projetait adroitement un jet de salive rouge par-delà les marches, dans la cour.

- Depuis combien de temps mes amis sont-ils ici ? questionnaije par politesse.
- Nous venons tout juste d'arriver, me répondirent-ils, mais cela aussi n'était qu'une politesse.

Mes deux visiteurs pouvaient fort bien être accroupis là depuis cinq bonnes heures, mâchant et fumant, songeurs, avec l'infinie patience de leur race.

Ida Bagus est le titre que l'on donne à la caste la plus haute des Brahmanes. Je soupçonne Poutouh d'avoir des idées presque aussi démodées que moi, bien qu'il ait à peine la moitié de mon âge. Sa famille a joué jadis un grand rôle dans son village et bien au-delà des limites de la commune. Elle a produit plusieurs grands prêtres, ou pédandas, jusqu'à ce que son père fût frappé par la grande infortune. À présent, ils sont pauvres et vivent paisiblement à Taman Sari, où Poutouh cultive son riz comme n'importe quel Soudra sans caste. Mais malgré sa jeunesse, il est très digne, et, encore une fois, c'est un traditionaliste qui se plaît à maintenir les bonnes manières d'autrefois.

Les Balinais n'ont souvent qu'une notion approximative de leur âge. Leurs mères s'embrouillent vite dans les dates, ce qui n'a rien de surprenant en raison des complications du calendrier balinais, après quoi l'on cesse de compter. Mais certains événements, dont il sera question plus loin, s'étaient produits alors que Poutouh était âgé de deux ans, et comme ces événements avaient compté dans l'histoire coloniale des Pays-Bas, il m'était facile de calculer son âge. Il avait trente-deux ans d'après notre calendrier, et presque le double si l'on comptait par années de deux cent dix jours, à la mode balinaise. Quoique Poutouh fût un homme modeste et l'ami intime de Tamor, il avait eu soin de s'asseoir une marche au-dessus, ainsi qu'il convenait à sa caste.

Je fis servir du café et allumai ma pipe, qui continue à provoquer l'étonnement et l'admiration des Balinais. Bouche bée, tous deux me considéraient. Ces gens-là savent manifester leur étonnement

de façon merveilleusement expressive. La lèvre supérieure, agréablement ourlée, se retrousse, les narines se dilatent, larges et rondes, et les longs yeux qui, même rieurs, gardent une nuance mélancolique, prennent une expression fascinée.

- Bèh, disent-ils, admiratifs, bèh!

L'entretien s'engagea lentement, ainsi que le veut l'usage. Avec beaucoup de circonlocutions, nous approchâmes du but de leur visite. Pour Tamor, il était évident qu'il avait achevé une sculpture et désirait me la proposer. Poutouh ne l'avait-il accompagné que parce qu'il avait de la sympathie pour moi ? C'est ce que je ne pouvais établir aussi facilement. Il était assis là, mâchant son tabac, cependant qu'un sourire lui entrouvrait la bouche, ce qui était une prouesse compliquée ; de temps à autre une expression inquiète passait dans ses yeux.

Tamor raconta qu'il avait amené Poutouh sur sa bicyclette. Poutouh ajouta qu'il avait eu l'intention de venir en autobus, mais que sa chance avait voulu que Tamor eût, lui aussi, une raison de me rendre visite. Le gouvernement a construit de bonnes routes sur lesquelles circulent les rares autos des fonctionnaires hollandais et des régents indigènes, et où passe de temps à autre, en pétaradant, quelque autobus antédiluvien et surchargé. Mais les indigènes aiment à se servir des bicyclettes japonaises et l'on voit même des femmes, en kaïn bariolé, portant leurs petits fardeaux sur la tête, enfourcher ces machines au mépris du danger.

- Qu'est-ce que mon ami a apporté dans son sac ? finis-je par demander à Tamor, après avoir fait une part suffisante aux politesses et préambules.
- Ce n'est rien, dit-il avec modestie. Rien qu'une mauvaise sculpture.
 - Puis-je la voir ? demandai-je.

Il ouvrit lentement le sac de fibres, démaillota une sculpture enroulée dans un chiffon et la posa sur une marche de l'escalier, à côté des pieds nus et bruns de Poutouh. C'était une œuvre d'un art simple mais audacieux. Une biche et un cerf au moment de leur accouplement. Une flèche était enfoncée dans le dos du mâle, et les deux bêtes étaient cabrées avec une expression de douleur et de mortel effroi. J'examinai la sculpture avec une émotion soudaine, car je me souvins tout à coup d'avoir déjà vu un sujet analogue, voilà bien des années. Oui, je me rappelais. C'était l'oncle de Tamor qui avait essayé de traiter ce sujet, au mépris du goût de son temps. Le souvenir m'envahit avec une grande force alors que je tenais dans mes mains ce morceau de bois satiné, lisse et finement ouvragé.

– Mon ami a-t-il déjà vu quelque part une sculpture semblable ? demandai-je.

Tamor sourit d'un air surpris.

– Non, touan, répondit-il. C'est pourquoi je dois vous prier de m'excuser.

Je m'étais aussitôt entiché de cette pièce et je la voulais. Mais cela exigerait bien des cérémonies. Je louai la sculpture, puis Tamor déclara qu'elle était mauvaise, sans valeur, indigne de trouver place dans ma maison, ajoutant que lui-même n'était qu'un débutant ignorant et incapable. Cependant, la joie et l'orgueil que lui inspirait son travail luisaient dans ses yeux loyaux et innocents de jeune animal.

Je le priai de me faire connaître son prix, à quoi il répondit qu'il accepterait ce que je voudrais bien lui donner, trop heureux si je lui permettais de me faire cadeau de cette pièce. Je savais que Tamor était un excellent vendeur, et qu'il aimait gagner de l'argent, comme tous les Balinais, pour pouvoir le perdre au jeu ou parier aux combats de coqs. Il calculait tout simplement que je lui offrirais plus qu'il n'oserait me demander, et c'est bien ce qui arriva.

Le marché fut conclu et Tamor noua l'argent dans les plis de sa ceinture de soie. Poutouh n'avait pas encore soufflé mot de l'objet de sa visite et il eût été malséant de le questionner. Peut-être n'avait-il pas été en mesure de payer ses impôts et voulait-il solliciter un prêt. Mais dans ce cas, au lieu de se faire accompagner par Tamor, il serait venu seul et en secret. L'entretien faiblissait peu à peu.

Bientôt viendrait la saison des pluies. Pendant quelques jours la chaleur avait été grande, surtout pour ceux qui devaient labourer leurs savahs, leurs rizières. À Sanour, au village voisin de Taman Sari, on avait célébré une crémation, oh, rien de très considérable, des gens modestes qui s'étaient partagé les frais, au total environ trente morts. Il y avait beaucoup d'écureuils dans les cocotiers, et l'on s'était réuni afin de les pourchasser plusieurs nuits de suite, avec des torches et des crécelles. Le prince de Badoung avait pris pour concubine une jeune fille de Taman Sari, une Gousti de la caste de petite noblesse des Wesyas. À la prochaine pleine lune, on célébrerait une fête de trois jours au temple de Kesiman. Les rizières ne produisaient plus autant que dans l'ancien temps. Bientôt viendrait la saison des pluies et c'en serait fini des chaleurs.

Lorsque nous eûmes ainsi commenté les menus événements des villages, la conversation tarit. Peu importe aux Balinais de rester accroupis en silence pendant une heure ou deux, et seuls les dieux savent ce qui se déroule tout ce temps derrière leurs fronts sereins. Mais pour ma part je dégageais encore l'odeur d'iodoforme et de phénol de ma clinique et j'avais hâte de prendre mon bain. Je demandai la permission de me retirer. Ce n'était qu'une plaisanterie, car il appartenait à mes visiteurs de solliciter la permission de prendre congé. Ils joignirent les mains, les élevèrent à l'épaule gauche, et je me retirai dans ma petite cabane de bains.

Je me baignai et bus mon arak habituel. Mes domestiques me servirent mon repas dans une autre balé. Du riz bouilli et du cochon de lait rôti qui s'achète au marché. Un légume jauni au kounit et sauté avec beaucoup d'épices. Des papayes et du pisang. Ensuite j'allumai ma pipe et m'étendis dans un profond fauteuil de bambou pour lire les dernières revues arrivées de Hollande. Depuis que Bali est directement reliée à la Hollande par une ligne aérienne,

nous ne sommes en retard que de dix jours sur les nouvelles du monde. On a quelquefois le vertige à la pensée que notre petite île, si ancienne, si unique, si paradisiaque malgré toutes les transformations, que ce morceau de terre intact s'est à ce point rapproché du reste du monde grâce à l'avion, la machine à vapeur et la publicité touristique.

Je m'endormis en lisant et ne m'éveillai que lorsque mon petit singe Djoggi vint se percher sur mon épaule pour jouer avec mes cheveux à gestes câlins. La lumière avait changé, les palmiers et les arbres à pain dans mon jardin projetaient des ombres parce que le soleil avait décliné. La mère de ma cuisinière traversa la cour, portant le petit panier en feuilles de palmier qui contenait les offrandes. Je vis sa silhouette maigre aux seins desséchés s'affairer autour de mon autel domestique et présenter aux dieux les hommages que j'étais, moi, l'homme blanc, incapable de leur offrir. Ma maison était donc en sûreté sous leur protection. L'air s'était rafraîchi, les pigeons roucoulaient dans les cages suspendues aux rebords du toit.

Plusieurs heures s'étaient écoulées lorsque je retournai dans l'autre maison. On y respirait encore l'odeur des fleurs de tjempaka. Poutouh était toujours assis là, mâchant du sirih. Tamor semblait s'être esquivé. Je me dirigeai vers la porte et cherchai des yeux la bicyclette. Elle n'était plus là. Je fus alors certain que Poutouh désirait m'emprunter de l'argent. Quiconque n'a pas payé ses impôts pendant deux ans se voit retirer ses champs, qui sont vendus aux enchères. Je posai la main sur son épaule pour le rassurer.

- Mon ami voulait-il me raconter quelque chose ? demandai-je.
 Il ôta la chique de sirih de sa bouche et la posa sur une marche de l'escalier.
- Je ne devrais pas importuner le touan avec mes affaires sans intérêt, dit-il cérémonieusement. Mais je sais que le touan possède un bon médicament contre la maladie et j'espérais qu'il voudrait bien m'en donner pour l'enfant malade.

– Lequel de tes enfants est malade ? demandai-je, oubliant de lui adresser la parole avec les circonlocutions dues à sa caste.

Mais peut-être prit-il le tutoiement pour un signe de familiarité, permis entre égaux, car son visage s'éclaira.

- C'est Raka, touan, dit-il. Il a la fièvre chaude.
- Pourquoi ne l'as-tu pas amené ? demandai-je, impatient. Tu sais que tous les malades peuvent venir chez moi, à l'hôpital.

Poutouh me regarda d'un œil noyé. Son sourire se fit plus profond. C'était le sourire le plus triste du monde.

– L'enfant est très faible, touan, dit-il. Il serait mort en route. Son âme n'est plus auprès de lui.

Poutouh possédait trois femmes, dont l'une s'était enfuie. De ces trois femmes cinq enfants étaient nés. Raka est le fils aîné. Je connais bien Raka. C'est un mince gamin de six ans et un danseur merveilleux. La corporation des danseurs de la commune paye un professeur célèbre de Badoung afin qu'il enseigne son art à Raka. À Taman Sari on est fier de cet enfant et on a l'espoir de le voir devenir un jour un grand danseur, qui fera honneur à la corporation. Or, voici que Raka avait la malaria et délirait; sa petite âme voyageait et son père avait mis près de sept heures à venir me trouver et à me communiquer la nouvelle.

– Père de Raka, dis-je d'un ton sévère, pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ? N'apprendrez-vous jamais à aller chez le médecin lorsqu'il en est encore temps ?

Poutouh baissa la tête avec une mimique expressive, comme seuls les Balinais en sont coutumiers.

– La mère de Raka n'est qu'une sotte, dit-il. Elle n'a pas plus de raison qu'une vache. Elle est allée chercher le balian, qui a donné un médicament à l'enfant. C'était un bon médicament, mais l'enfant veut retourner auprès de ses pères.

Ce langage à la fois résigné et orné me mit hors de moi. Furieux, je réclamai ma trousse. J'empoignai Poutouh par le bras et le traînai vers ma voiture en l'injuriant. J'eus peine à me retenir de traiter le

médecin du village, le sorcier, le balian, de buffle et de vieil idiot. Les médecins indigènes savent guérir bien des maux par leurs herbes et leurs cérémonies d'exorcisme, mais ils sont impuissants contre un nombre bien plus grand de maladies. Ils combattent la malaria par une décoction d'écorce qui contient de la quinine, mais en quantité trop faible pour produire un effet utile. Aussi nombre de balians viennent-ils me trouver en secret pour me demander des cachets de quinine qu'ils broient et incorporent à leur breuvage. Le médecin de Taman Sari, malheureusement, n'était pas un sorcier assez intelligent.

Tandis que nous roulions dans ma vieille Ford, je songeais que Raka pouvait fort bien être déjà mort et que sa petite âme puérile de grand danseur pouvait errer dans je ne sais quelles ténèbres inconnues. Je pestais et grondais encore tandis que nous franchissions le pont qui enjambe, à l'entrée de mon village, une gorge profonde aux versants abrupts. Poutouh m'écoutait tranquillement et, lorsque je me tus enfin, il se remit à sourire.

– Il n'arrive que ce que veulent les dieux, dit-il simplement.

Pour moi, Raka n'était pas un malade comme un autre. J'avais vu récemment le jeune garçon danser le kebjar, à l'occasion d'une fête au temple. Quelle étrange gravité dans ce petit visage tendu, quelle sagesse précoce dans ces yeux! C'est ce jour-là que m'était venue pour la première fois l'idée que cet enfant devait avoir vécu plusieurs vies antérieures, selon la croyance des Balinais. Il me sembla tout à coup reconnaître l'ancêtre qui avait pris la forme du petit Raka pour ressusciter, qui s'était manifesté dans son corps afin de pouvoir revenir sur l'île et y vivre encore une fois. Une vie nouvelle, avec les mêmes douceurs, les mêmes amertumes que l'existence précédente, mais avec moins d'erreurs et de péchés, une vie plus proche de la perfection et du ciel balinais, asile définitif où l'on ne se réincarne plus. Durant certaines phases de cette danse, il m'avait semblé que l'enfant, dans ses vêtements dorés, n'était pas le jeune Raka, mais qu'il était l'autre Raka, l'aïeul, le Raka rayonnant des

temps passés. L'homme que tous aimaient, qui avait péché, qui avait été châtié et qui s'était purifié lui-même, afin de revoir le monde non sous les espèces d'un ver ou d'un scorpion, mais sous la forme d'un enfant, d'un petit-fils, d'un danseur tel qu'il l'avait été lui-même. J'aimais le petit Raka, comme j'avais aimé autrefois le grand Raka, et ma vieille voiture ne roulait pas assez vite pour mon impatience.

Mes pensées étaient sans doute fort belles et élevées, mais ce que je disais dans le même temps à Ida Bagus Poutouh était d'une vulgarité crasse et tout entremêlé de jurons hollandais. Je ne voyais rien de la route ni du paysage, quoique, d'ordinaire, malgré les trentecinq années que j'avais passées à Bali, je ne me lassasse jamais de la vue de ces rizières en terrasses, de ces gorges et de ces horizons de palmiers. Poutouh avait glissé une chique fraîche dans sa bouche et gardait le silence, confondu par le manque de sang-froid de l'homme blanc.

Nous traversâmes la ville de Badoung, qui se nomme également Denpasar, du nom de sa principale rue commerçante où les Chinois, les Hindous, les Japonais et les Arabes tiennent leurs curieuses petites boutiques. Nous passâmes devant l'hôtel, sous le hall en rez-de-chaussée duquel résonnait l'un des cinq postes de radio de l'île. On eût dit un dimanche dans une ville de province hollandaise et, irrité, je fermai les yeux. Poutouh rit, puis essaya d'imiter les sons de l'appareil, qui lui semblaient comiques.

– Les gamelans des hommes blancs ne valent rien, dit-il d'un ton critique.

Mes pensées cependant retournèrent aux événements d'autrefois quand nous passâmes auprès des deux grands varingas, à l'entrée de la grande route. Ils étaient encore là, comme bien des années auparavant, devant la pouri du palais du prince de Badoung. C'était ici que Bali avait le plus changé. Là où s'étendaient jadis les cours des princes avec leur grouillement de maisons et d'hommes, quelques jeunes femmes vêtues de blanc jouaient au tennis;

et, plus loin, des commis musulmans de Denpasar s'exerçaient au football. Une automobile chargée de touristes parut au tournant de la route...

Je ne sais si les Balinais se rappellent encore qu'ici leurs princes et toute leur famille sont morts d'une mort orgueilleuse et terrible. C'est un peuple oublieux, et sans doute ne peut-on vivre aussi heureux que lui qu'à condition de posséder sa faculté d'oubli. Mais les Hollandais, eux, se souviennent de quelle façon les princes de Badoung et de Pametyoutan, de Tabanan et de Kloungkoung ont cherché la mort. Ils y pensent avec admiration, et peut-être ces événements leur ont-ils dévoilé l'âme des Balinais, en leur faisant comprendre que l'on ne doit y toucher qu'avec précaution si l'on ne veut pas la détruire. J'incline même à penser que les princes ont contribué par leur mort à conserver à l'île sa liberté, ses vieilles lois et ses dieux.

À cent mètres de l'hôtel les femmes se baignaient nues dans le fleuve, les maisons se recroquevillaient derrière des murs que surplombaient les cimes des palmiers. Des poules, des porcs et des chiens couraient devant l'auto. Nous entrâmes dans le village suivant, puis abordâmes les vastes étendues de rizières situées audelà. Au nord de Sanour, j'arrêtai la voiture et nous entreprîmes de traverser les rizières en direction de Taman Sari. Je me déchaussai à la lisière des champs, car on avançait plus facilement pieds nus sur les étroites digues de terre mouillée qui séparaient les savahs les unes des autres. Devant moi, des serpents d'un jaune verdâtre plongeaient prestement dans l'eau des savahs, où l'on venait de planter les jeunes pousses; entre les pointes vertes du riz nouveau, le ciel, traversé de nuages, miroitait dans l'eau. Taman Sari n'est pas au bord d'une grande route; c'est pourquoi la vie y est restée la même que dans l'ancien temps. Poutouh marchait derrière moi, le pas de ses pieds nus était silencieux et sûr.

Devant la porte de la maison de Poutouh, on avait suspendu le signe, tressé en feuilles de palmier, qui annonce la présence d'une maladie. Dans deux niches, de part et d'autre du portail, on avait déposé des offrandes aux esprits malins – du sirih, du riz et des fleurs – afin qu'ils ne fussent pas tentés de pénétrer dans la cour. Nous entrâmes, Poutouh et moi, suivis de mon domestique qui portait ma trousse sur l'épaule comme il l'eût fait d'un lourd fardeau.

La cour était propre et silencieuse, avec ses différentes maisonnettes et balés. Quelques porcelets noirs couraient dans mes pieds. Je n'avais pas encore pris le temps de remettre mes chaussures, bien que les gens du village se soient divertis de me voir marcher nupieds comme un Balinais. Mais j'étais trop impatient et je n'avais pas le temps de m'attarder à des usages protocolaires. Poutouh, avec une politesse implacable, murmura les paroles habituelles d'excuse. Il me demanda pardon parce que sa maison était pauvre, sale et puante. Je fus soulagé en voyant à la porte le signe de la maladie et non celui de la mort. Poutouh appela ses femmes à travers la cour. L'une d'entre elles, la plus jeune, sortit de la cuisine, portant un nourrisson à califourchon sur sa hanche. Deux fillettes toutes nues, les oreilles ornées de boutons, me regardèrent fixement, les doigts dans la bouche. Au fond de la cour, les coqs de combat chantaient dans leurs cages de bambou. Poutouh m'accompagna jusqu'à une maison de bambou, dressée sur une plate-forme de pierre, apparemment la balé qu'habitait sa seconde épouse avec ses enfants. Sur la couche de bambou était accroupie une très vieille femme, qui devait être la grand-mère de Raka; elle tenait l'enfant sur ses genoux. La mère était agenouillée auprès d'elle ; c'était une femme au visage hindou, un peu fané comme il arrive fréquemment chez les Brahmanes, mais dont les seins étaient encore jeunes et fermes. Les deux femmes sourirent d'un air inquiet lorsque je me penchai sur l'enfant.

Raka avait l'air mal en point. Ses lèvres étaient sèches et déchirées par la fièvre, ses paupières closes tressaillaient. Les bras étaient maigres, les petites mains sales faisaient le poing malgré la faiblesse. Il ne cessait de murmurer, mais on ne distinguait pas de mots intel-

ligibles. Au front et aux avant-bras on l'avait frotté d'une pâte jaunâtre ; sans doute était-ce un médicament du balian. Le pouls était rapide et presque imperceptible, l'enfant respirait superficiellement et avec peine. Je vis aussitôt qu'il n'avait pas la malaria – ou tout au moins qu'il ne souffrait pas seulement de la malaria. Comme tous les malades à Bali, il était nu, à peine couvert de son petit kaïn. La grand-mère dit quelques mots à Poutouh qui me les répéta, parce qu'il n'était pas séant qu'une femme adressât la parole au touan blanc.

– L'enfant n'a pas encore transpiré. Il est froid et chaud, mais il ne peut pas transpirer, dit Poutouh en souriant.

J'avais mis des années à comprendre ce sourire balinais. Parfois il se dessine sur des lèvres blêmes, et dans ce cas il trahit une profonde tristesse, peut-être même le désespoir.

Je ne tardai pas à me convaincre que Raka avait une double pneumonie.

- Depuis quand l'enfant est-il malade ? demandai-je.

La femme et la grand-mère rapprochèrent leurs mains et firent le compte des jours. On se mit d'accord sur un total de neuf jours. La crise ne tarderait pas à se produire.

– Comment la maladie a-t-elle débuté ? questionnai-je encore pour être tout à fait sûr de mon fait.

Poutouh tarda à répondre. Ce que je voulais connaître, c'étaient les premiers symptômes : frissons, vomissements... J'aurais dû prévoir la réponse de Poutouh :

- Quelqu'un a jeté sur l'enfant un mauvais sort, dit-il à voix basse.

À Bali on n'admet pas d'origine naturelle pour les maladies. On est ensorcelé, tourmenté par des esprits malins, ou bien châtié pour les méfaits d'un ancêtre. Le souvenir du Raka d'autrefois me reprit tandis que j'essayais de faire absorber un médicament à l'enfant et que je tirais les femmes de leur torpeur en leur réclamant de l'eau chaude, des kaïns pour envelopper et couvrir le petit corps brûlant, un matelas en kapok à étendre sur la couche.

- Qui donc aurait ensorcelé un enfant ? demandai-je. Raka est un danseur gracieux. Tout le monde l'aime.
- Il y a des sorcières au village, murmura Poutouh. Je ne veux pas les nommer.

Il me regarda avec effroi lorsque j'apprêtai la seringue pour faire une piqûre à l'enfant.

- S'il est ensorcelé, je romprai le charme, tu peux m'en croire, rétorquai-je, furieux.
- Tout le monde dit que le touan possède le pouvoir bienfaisant, observa la grand-mère avec respect.

Elle apporta de l'eau chaude dans une grande cruche en grès qu'elle tenait avec précaution. Les muscles de ses bras maigres étaient pareils à des cordes tendues. La mère, elle, apporta des kaïns et des morceaux d'étoffes multicolores, mais d'une propreté plutôt douteuse. Je frottai les pieds de Raka avec du sel, lui préparai un enveloppement chaud et l'enroulai du mieux que je pus. Ensuite je l'étendis sur la couche et la vieille femme s'accroupit de nouveau auprès de l'enfant. À droite de la maison, il y avait une petite balé ouverte, comme en possèdent toutes les propriétés, qui était destinée à recevoir les offrandes quotidiennes. La mère de Raka jeta encore un regard vers l'enfant, qui avait cessé de murmurer, puis elle s'accroupit là-bas et se mit à tresser des feuilles de palmier. Sans doute fallait-il offrir aux dieux encore plus d'offrandes que ce qu'on n'avait fait jusqu'à présent. Des offrandes importantes et efficaces pour implorer leur aide. Et d'autres aux esprits malfaisants pour les apaiser. Il y a des sorcières dans tout village balinais. Ce sont des femmes, le plus souvent vieilles, mais jeunes parfois, qui se vouent aux puissances des ténèbres par le pouvoir de formules antiques et mystérieuses. Elles suivent le sentier de gauche, comme on dit. Elles acquièrent ainsi la faculté de se transformer en lejaks, en créatures étranges et malfaisantes qui errent la nuit, provoquant toutes sortes de désordres et de malheurs. Parfois, tandis que leur corps est endormi à la maison, l'âme méchante et ensorcelée de ces sorcières se promène dans la nuit sous les apparences d'une sphère de feu. Presque tous les Balinais ont déjà vu des lejaks. On sourira peut-être de ce que j'écris. J'ai moi-même rencontré plusieurs fois, la nuit, de telles sphères de feu – d'étranges formes qui volaient et respiraient – et d'autres Blancs que moi ont vu dans l'île de ces inexplicables phénomènes nocturnes.

Je fis de mon mieux et employai tout mon savoir de médecin pour tenter de sauver le petit Raka. Mais je n'étais pas absolument certain de n'avoir à combattre qu'une pneumonie.

Une heure s'écoula en silence. Poutouh s'était accroupi sur une marche, à mes pieds, et j'attendais assis sur une natte, à côté du lit de malade improvisé. J'étais lié à l'enfant par un sentiment puissant et inexplicable. Il me fallait rester jusqu'à la fin de la crise, qu'elle tournât bien ou mal. Le temps cessait de compter, comme il arrive parfois. Mon serviteur s'était accroupi dans la cour, auprès des cages de coqs, et chantonnait une mélodie composée de cinq notes, qui résonnait tristement quoiqu'il la crût gaie. Mon domestique est un amateur passionné de combats de coqs. Le gouvernement n'autorise ces combats qu'assez rarement, pour empêcher les Balinais de perdre toute leur fortune en enjeux et en paris. Mais sur l'herbe rase des prés, derrière les villages, à l'écart des grandes routes, ont souvent lieu des combats clandestins. L'esprit absent, je regardai mon serviteur tirer un coq blanc de sa cage pour le caresser.

Après un long moment, j'entendis un geignement s'élever du paquet d'étoffes étendu sur le lit. Je me levai aussitôt et examinai l'enfant. Raka avait cessé de délirer. Ses yeux étaient ouverts et presque clairs. La sueur coulait en petits ruisseaux sur son visage, dissolvant la crasse de sa peau brune. Ses lèvres sèches réclamaient à boire. Poutouh se hâta de chercher de l'eau dans une moitié de noix de coco. Il la versa dans la bouche de l'enfant, qui but avidement. Poutouh me regarda d'un œil interrogateur.

- Ça va bien maintenant, dis-je, soulagé.

La grand-mère leva les mains en signe de reconnaissance et murmura que le touan était capable de rompre tous les charmes. Elle appela la mère, qui accourut et se posta timidement auprès du lit. Elle regardait le petit, en silence, comme s'il ne s'était pas agi de son propre enfant. Raka sourit à sa mère. Poutouh n'adressa pas la parole à sa femme, car sa dignité ne lui permettait pas de lui parler en présence d'un visiteur.

- Mon petit prince, bientôt tu seras guéri, dit-il à l'enfant.

La grand-mère se leva et entoura mes hanches de ses deux bras, marque de dévouement que seule une vieille femme pouvait se permettre.

- Bientôt Raka dansera de nouveau le kebjar, dis-je, satisfait.

Je déroulai les couvertures chaudes qui enveloppaient le petit corps amaigri et le massai. La fièvre était tombée. La grand-mère m'aida de ses mains adroites. La mère était debout, l'air las, et nous contemplait, comme épuisée par un trop grand effort.

Alors que j'examinais l'enfant d'un œil attentif, la grand-mère effleura ma main.

- Le touan a-t-il remarqué, lui aussi, à qui il ressemble ? demandat-elle avec un fin sourire.
 - Oui, dis-je, je l'ai remarqué.
- Le touan a connu son grand-père. Le touan est vieux lui aussi ; il est au soir de sa vie, comme moi, dit la grand-mère.

Son langage me surprit. Je n'avais jamais songé que j'étais vieux. J'avais cessé de compter les années, comme les Balinais. Oui, j'étais vieux moi aussi, et le passé m'était plus cher, plus proche et plus clair que le présent. J'appuyai ma main sur l'épaule de la vieille, ce qui était une marque de grande sympathie, et elle se mit à rire comme une jeune fille.

La nuit allait tomber lorsque, ayant achevé de donner mes instructions, je quittai la cour. Mon domestique portait au bout d'une perche de bambou ma trousse magique et une bouteille de vin de riz doux dont Poutouh m'avait fait cadeau. Sur la route du village

régnait maintenant une grande animation, car bien des choses devaient être faites pendant l'heure qui précède le coucher du soleil. Des hommes remportaient les cogs qui avaient passé la journée au bord de la route, hors des murs d'enceinte, pour jouir de la vue des passants. Des femmes rentraient chez elles, portant leurs paniers carrés sur la tête. Les gardiens de canards, munis de longues perches à l'extrémité desquelles se balançait un plumet, ramenaient leurs troupeaux des champs. Des jeunes filles garnissaient les niches à offrandes devant les portails. Tout le monde se hâtait de rentrer et de tout remettre en ordre avant la tombée de la nuit, qui libère les démons et les esprits. Des hommes portaient des gerbes de riz au bout de leurs perches, d'autres étaient chargés d'énormes bottes de foin, d'autres encore revenaient des champs poussant devant eux des vaches brunes ou blanches. Des jeunes gens musardaient, une fleur plantée derrière l'oreille, élégants et farauds. Des vieillards s'appliquaient à leur tâche, maigres et sages. Tous avançant, seuls ou en groupe, la nuque droite, le torse nu, dans le rythme incomparable de leur démarche. Je ne me lasse jamais de regarder ces hommes marcher, s'accroupir, se redresser, travailler, se reposer. Aboiements de chiens, fumée des foyers allumés sous la balé de cuisine, et qui s'échappe à travers le chaume du toit. Odeurs de cigarettes et de fleurs de tjempaka. Les jeunes filles reviennent du bain, les cheveux mouillés et lisses, parées de fleurs. Çà et là, une petite lampe à huile brûle déjà derrière un éventaire. Un son diffus, comme le tintement de beaucoup de clarines accordées : c'est le gamelan, l'orchestre balinais, avec son tissu délicat de musique. Près de la grande balé, sur la place publique du village, les hommes s'exercent pour la prochaine fête. À la sortie du village se dresse un arbre sacré, un antique varinga, vaste comme une cathédrale, avec une sombre voûte de verdure et des milliers de racines qui émergent de la terre, couleur gris fer, dures comme l'acier. Sous l'immense voûte s'élève l'un des six temples de Taman Sari ; un portail étroit, plein de figures de divinités, gardé par des démons,

donne accès à la première des trois cours. Les temples à Bali ne sont pas des édifices, ce sont des places découvertes, situées en des lieux sacrés, révérés depuis toujours. Là se dressent les hauts sièges, les trônes de bois et de pierre où les dieux invisibles s'assoient lorsque le prêtre les invoque. Je m'arrêtai un instant devant le portail du temple pour laisser passer quelques femmes qui portaient de grandes corbeilles d'offrandes sur la tête. La musique du gamelan se perdit lorsque je sortis du village et traversai de nouveau les rizières. À présent, j'avais devant moi la Grande Montagne, à peine voilée par quelques nuages qui se déplaçaient horizontalement. Les premières chauves-souris voletaient déjà et les cigales faisaient leur vacarme insensé. Je me réjouissais de retrouver bientôt ma maison. Je placerais les cerfs de Tamor devant mes yeux et m'étonnerais à la pensée qu'une génération pouvait parfaire une œuvre que la génération précédente n'avait pas réussi à achever. Je me rappelai que la vieille femme avait parlé de mon grand âge, et j'en souris.

Oui, j'avais longtemps vécu sur cette île, et j'avais vu bien des choses. J'avais connu beaucoup de gens qui étaient morts, et j'en avais vu ressusciter quelques-uns. Je me sentais pris dans l'attraction des êtres et des choses, comme si j'eusse participé à leur existence. J'avais connu l'île au temps où elle combattait encore, je l'avais vue succomber et subir de nouveaux maîtres, qui avaient remplacé les rajahs cruels et puissants d'autrefois. Mais bien peu de chose a changé depuis lors. Des bicyclettes, des autobus, un peu de pacotille moderne dans des magasins d'une comique exiguïté. Quelques hôpitaux et des écoles, et même un hôtel où l'on entasse pour trois jours des touristes, que l'on expédie aussitôt qu'ils ont vu, sans les comprendre, quelques curiosités du pays. Mais Bali n'a pas changé. L'île continue à vivre d'après la loi ancienne, qui est restée la même. Les montagnes, les gorges, les rizières, les cocoteraies sont restées les mêmes. Les hommes sont restés les mêmes. La plupart d'entre eux sont gais, doux, oublieux, nous ne les comprendrons jamais tout à fait et nous ne pourrons jamais apprendre leur

calme et leur douceur. Beaucoup d'entre eux sont des artistes, et ils ne cesseront jamais d'inventer de nouvelles musiques de gamelan, de sculpter de nouvelles figures de bois ou de pierre, de composer de nouvelles pièces de théâtre et de danser de nouvelles danses. Mais les dieux ne changent pas, et tant qu'ils trôneront dans mille temples, dans chaque fleuve, chaque montagne et chaque champ, Bali ne saurait changer.

Oui, c'était vrai. Il fallait que je fusse bien vieux pour penser de telles choses! Pieds nus, je bute sur les lisières minuscules des savahs et je philosophe. En plein champ, il y a un petit temple construit en ce temps lointain où des fléaux de toutes sortes avaient dévasté les savahs. Devant l'entrée est assis un homme qui porte un chapeau rond, tressé à la main, et qu'il me semble connaître. C'est un vieillard; il me fait un signe de la main:

- Salut, touan, s'écrie-t-il, sur le ton de mélopée des hommes simples et à l'ancienne mode.
 - Salut, mon ami, dis-je, salut, mon frère.

Mais oui, c'est Pak, le père du sculpteur Tamor. Il est aussi vieux que moi; ses cheveux sont gris et il n'a plus de dents. Il faut qu'il broie le sirih avec une lame, car il ne peut plus le mâcher.

- Comment vas-tu, Pak?
- Je suis content, chantonne Pak. Mes pieds sont contents, mes mains sont contentes après le travail. Mes yeux sont contents lorsqu'ils regardent la savah, et la vie est douce.

Je m'arrête un instant auprès de lui et nous bavardons de choses et d'autres. Mon domestique attend à mon côté, avec une pointe d'impatience car il voudrait aller ce soir au village pour assister au théâtre d'ombres. Il est amoureux d'une jeune fille, à laquelle il compte faire les yeux doux à la faveur de cette fête ; peut-être même pourra-t-il lui glisser quelque mot d'amour.

– Je viens, je viens tout de suite. Un instant mon ami!

Je me contente de franchir rapidement le portique du petit temple et de jeter un coup d'œil sur les champs. Ils paraissent maintenant plus clairs que le ciel lui-même, qui se reflète dans leurs étendues d'eau. Déjà les premières grenouilles coassent, et vers Sanour on entend le battement sourd et régulier du koulkoul, le tambour de bois qui convie les hommes aux réunions. Dans le dernier éclat du jour je vois le petit autel de la divinité. Encastrées dans la maçonnerie du socle brillent trois assiettes. Elles sont en porcelaine très ordinaire, avec un dessin de roses assez laid. Oui, les voilà, bien conservées, ces trois assiettes qui ont joué un si grand rôle dans la vie de Pak. Je m'arrête encore un instant, le chant des grillons et le battement du koulkoul dans l'oreille, tandis que, venant de loin, m'emplit l'odeur fraîche et verte des rizières qui mûrissent. « Raka guérira », me dis-je. Pak lève la main et me fait un petit signe amical lorsque je m'en vais.

- Paix sur ta route! chantonne-t-il.

Je réponds:

- Paix sur ton sommeil!

Ma voiture m'attend, fidèle et patiente, sur la route au nord de Sanour. Vingt curieux sont assemblés autour d'elle. Des yeux, des bouches, des narines, pleins d'une attente et d'un étonnement joyeux. Ce sont des jeunes gens du village, et ils poussent des cris de joie lorsque ma vieille voiture se met en marche avec des toussotements rauques.

La lune se lève déjà lorsque j'arrive chez moi. Voici la constellation d'Orion, que l'on nomme ici la Charrue ou la Croix du Sud. Dans mon jardin, le soir est tout vibrant de cigales, de bourdonnements et de scintillements de vers luisants. Il y fait frais, et la lumière sur les palmiers fait ressembler les feuilles à de longs kriss. Mon petit singe se perche sur mon épaule et s'endort. Le long du mur, les petits lézards tityak font entendre leurs claquements et un grand gecko, d'un rouge tacheté, pousse son cri rauque de baryton. Je compte onze cris ; c'est un signe de bonheur! Ensuite tout redevient silencieux, du silence bruyant des pays tropicaux. Je ferme les yeux et je vois le petit visage fiévreux de Raka. Derrière lui apparaît

la figure de son grand-père. Poutouh, Pak, les assiettes de mauvaise porcelaine, intactes dans le petit temple à la déesse du riz. Vieilles, vieilles histoires, touchantes et comiques, pleines d'orgueil et de sang. Beaucoup d'hommes sont morts, mais Pak vit encore, Pak, le vieux paysan au bord de sa rizière.

J'allume ma pipe et je prends du papier. À présent, je veux raconter tout ce que je me rappelle de ces temps lointains.